

La Poursuite : le Mont-de-Choisy et l'Ailette

Le 3 août, le régiment va s'embarquer à Vitry-la-Ville, pour Verberie (Oise), où il arrive le 4. Enlevé en camions automobiles le 5, il va cantonner à la Ferté-Milon. Le 12, il fait mouvement par voie de terre et se porte dans la zone Crépy-en-Valois, à Vaumoise, Feigneux, Bussy-Bemont. Il arrive en forêt de Compiègne, cantonne le 13 à Saint-Jean-aux-Bois et le 14, à Vieux-Moulin. Le 18, à 16 heures, il reçoit l'ordre de prendre ses dispositions en vue de l'attaque, et à 20 heures, il se rend en forêt de Laigue, au parc d'Offémont, où il passe la nuit. Le 19, au soir, il est en ligne, à la tranchée du Cantonnier, face au Nord, au bois de la Montagne.

20 août 1918 : attaque générale de la 132^e D. I. (la 132^e I.) il passe aux ordres de la X^e Armée (général Mangin), qui doit attaquer en direction de l'Aisne, de l'Ailette et de Laon. Les objectifs de la division sont : la région des Creutes, la ferme de Belle-Fontaine et le Mont-de-Choisy, position formidable qui ménage des vues importantes sur la vallée de l'Oise et qu'il faut enlever, coûte que coûte, pour le succès des opérations futures.

Le 330 est régiment de gauche de la division, le 5^e bataillon (commandant Lomont) est à gauche ; le 4^e (commandant Marmier) à droite. A chacun d'eux, la 23^e compagnie donne un peloton de nettoyeurs ; le reste du 6^e bataillon (commandant Morel) est à la disposition du colonel commandant l'infanterie divisionnaire. Chacun des bataillons de tête est appuyé par une équipe de sapeurs du génie, munie des appareils Schilt.

Les positions de départ sont prises, sous un tir violent d'obus toxiques. A 7 h. 10, heure fixée pour l'attaque, les deux bataillons s'élancent, entraînés par leurs chefs et les premières lignes sont enlevées d'un bond. Le terrain est difficile, creusé de ravins successifs et profonds, encombré d'abatis, semé d'embûches et découvert, à gauche, par une clairière propice aux tirs d'enfilade, il présente à chaque pas d'anciennes carrières : les creutes camouflées par l'ennemi, merveilleux abris naturels où il a massé ses réserves. L'élan de tous est tel, que le lieutenant-colonel, entouré de son état-major, se trouve soudain devant un groupe important d'ennemis débouchés d'une creute ; le commandant Noizet, adjoint au chef de corps, tue de sa main l'un des ennemis, tous les autres se rendent, ils sont plus d'une centaine. Le régiment colle au barrage roulant et progresse sans arrêt.

Près de la ferme de Belle-Fontaine, tout un état-major de bataillon (du 2^e Bavarois) est fait prisonnier ; le matériel capturé, trop long à dénombrer, est laissé sur place, le chef de bataillon qui s'est rendu au sous-lieutenant Goruchon lui déclare : « Les Français font une nouvelle guerre. C'est une très grande attaque, très bien montée. A 8 h. 30, Belle-Fontaine, débordée à droite et menacée de front, tombe entre nos mains. La 19^e, unité d'élite, plusieurs fois citée, mène l'attaque ; son commandant et l'un des officiers de peloton tombent mortellement frappés ; le sous-lieutenant Delmeule prend le commandement et capture tous les occupants de la ferme : 40 hommes, plusieurs officiers.

Le 5^e bataillon poursuit son mouvement, en liaison à droite avec le 4^e, en tête duquel marche la 15^e (capitaine Lamy). On opère par échelons, comme à la manœuvre. Le moulin de Belle-Fontaine, le Paradis, le Chemin creux, sont successivement pris et dépassés. L'ennemi se défend jusqu'au bout ; son artillerie reste en position sur la ligne même de feu, et la 15^e s'empare d'une batterie de 77, dont la quatrième pièce tirait encore. Le capitaine Lamy, l'une des plus merveilleuses figures du régiment, entraîneur d'hommes admirable et cinq fois cité, tombe à ce moment, frappé à bout portant par une mitrailleuse qui protégeait la pièce.

Il est 9 h. 30 : les deux compagnies de tête ont subi des pertes sévères et vu tomber leurs chefs, mais le régiment est au pied du Mont-de-Choisy ; la forteresse va pouvoir être attaquée de front. Les 13^e, 14^e, 17^e, 18^e sont chargées de cette rude besogne. Au Chemin creux des Champs rayés, on commence par s'emparer d'une batterie de 105 millimètres et l'on donne l'assaut de l'éperon nord-est de Belle-Fontaine. Au delà se trouve un vaste glacis que battent sans relâche les mitrailleurs ennemis du bois de Caisnes et du bois de Saint-Barthélemy. On reforme les groupes d'assaut ; les engins d'accompagnement font taire un instant les mitrailleuses et le glacis est franchi d'un bond. Les compagnies de tête sont maintenant devant la lisière du bois, et devant les creutes Saint-Lucien, que le tir de notre artillerie a laissées intactes. C'est tout d'abord aux creutes que l'on s'attaque : la 14^e à droite, la 18^e à gauche, bondissent aux entrées sud et aux cheminées d'aération, l'ennemi refuse de se rendre ; les sapeurs mettent les « Schilt » en action ; la garnison, menacée d'être asphyxiée ou brûlée vive, se rend aussitôt : 70 hommes, un officier et un médecin. Un matériel important est saisi : central téléphonique, mitrailleuses de rechange, armes et munitions de toutes sortes, documents et archives, etc...

Au point de vue tactique, la conquête des creutes a l'énorme avantage de permettre maintenant d'aborder la lisière du bois, en débouchant des sorties nord. C'est la troisième phase de l'attaque ; ce sera la plus

rude. Dès leur sortie des creutes, les compagnies sont prises à partie par une ligne de mitrailleuses, qui forment un barrage infranchissable ; l'ennemi qui sait l'importance de la position a rassemblé là, en hâte, toutes les pièces d'une de ses divisions (la 94^e) ; le feu est d'une densité effroyable, et il y a 150 mètres à faire, des sorties de la creute aux lisières du bois ; en outre, à l'est de Lombray, deux canons-revolvers prennent les vagues d'assaut en enfilade et forcent les hommes à se plaquer contre le sol. Ceux qui se lèvent sont immédiatement frappés. Tout mouvement semble impossible ; la situation est critique, et les pertes sont déjà lourdes. Le lieutenant Ledoux et ses grenadiers, parvenus à quelques mètres d'une des mitrailleuses, se font tuer par la dernière rafale ; un tank à droite veut avancer quand même ; il est presque aussitôt détruit.

A 16 heures, soudain, le sous-lieutenant Candellé de la 15^e découvre une issue nouvelle de la creute, par où l'infiltration vers le bois semble se présenter dans des conditions meilleures ; avec le sous-lieutenant Jacques (18^e), le sergent Mouchard (13^e) et une poignée d'hommes résolus, il bondit vers les mitrailleuses les plus voisines et réussit à mettre les servants hors de combat à coups d'obus V. B. et de rafales de fusils-mitrailleurs. Le régiment appuie de ce côté et déborde bientôt la ligne des mitrailleuses, qui se taisent l'une après l'autre. La lisière sud-est en notre possession, la marche de front va pouvoir être reprise à travers bois. C'est la quatrième phase de l'attaque.

La nuit est venue, et la marche est difficile ; la forêt se prête aux embuscades ; plusieurs de nos éclaireurs, malgré leur vigilance, tombent sous les coups ennemis ; mais l'avance se poursuit dans les ténèbres, lente et méthodique, et l'on gagne vers le dernier objectif de l'attaque. L'ennemi, à son tour, n'évite pas les surprises : le sous-lieutenant Valluet capture un officier d'artillerie qui revenait avec un avant-train, chercher du matériel oublié sur sa position de la veille et, près de la route de Pommeraye, nous ramassons, comme au filet, toute une centaine de prisonniers.

Le soir du 20 août, à 23 heures, suivant la consigne donnée le matin même, le Mont-de-Choisy était complètement occupé. On réorganise aussitôt la position, les réserves s'échelonnent afin de parer à tout retour offensif ; les avant-postes s'avancent, au nord du Mont jusque dans la plaine et gardent le contact avec l'ennemi en retraite. La prise du Mont-de-Choisy était d'une importance extrême ; les fantassins du 330 y avaient étroitement collaboré avec leurs camarades artilleurs et c'était, pendant la marche sous bois, le plus impressionnant spectacle que de découvrir à chaque pas les traces du barrage roulant. Outre la capture d'un immense butin, la conquête du Mont devait permet-

tre au commandement d'exploiter à fond la victoire du 20 août.

Dans un premier ordre du 21 août, le général Huguenot écrit : « Tous les objectifs fixés à la 132^e D. I., pour la bataille du 20, Mont-de-Choisy, La Pommeraye, Cuts, ont été brillamment enlevés. Grâce à une préparation d'artillerie minutieuse, au courage et à l'élan de l'infanterie, des positions formidables ont été conquises par la division. Nos pertes sont lourdes, et le général salue les morts tombés dans cette journée pour la France. Ce qui peut consoler des pertes, c'est de penser à celles de l'ennemi, augmentées du nombre considérable de prisonniers : 1.236, dont 11 officiers ». Et le 25 août, il pouvait ainsi résumer la bataille : « Le 19, avant l'entrée en ligne de la division, je vous ai dit : Que chacun fasse son devoir, et on les aura... Chacun a fait son devoir et on les a eus. Une avance de plus de 12 kilomètres, la conquête de positions formidables, la capture de 1.400 prisonniers, de plus de 50 canons, de 300 mitrailleuses, tel est le bilan de votre victoire. La gloire en revient à vous tous » (et le général cite, au premier rang). « Fantassins qui, malgré les puissantes organisations de l'ennemi, les pentes abruptes, les bois hérissés de nids de mitrailleuses, les creutes garnies de défenseurs, avez marché droit au but, atteignant tous les objectifs fixés par le commandement. A tous, j'adresse mes félicitations, en attendant les récompenses que je demande pour les braves de la 132. »

A lui seul, le 330 a capturé : 614 prisonniers, et tout un état-major de bataillon, 23 canons, dont 1 de 150 millimètres, 15 de 105 millimètres et 6 de 77 millimètres ; 4 minen, 6 caissons, 3 avant-trains, 3 voitures téléphoniques, une cuisine roulante, les archives en 4 caisses du 5^e régiment d'artillerie, et une quantité non dénombrée de mitrailleuses lourdes et légères.

Le régiment a perdu, dans la seule journée du 20 août, 352 hommes et 10 officiers, dont le capitaine Lamy et le commandant de la 19^e ; les sous-lieutenants : Delcroix, Lagorce, Ledoux, l'une des plus pures et des plus belles figures du 330, dans les rangs duquel, comme sous-officier, puis comme officier à la même compagnie, il avait fait presque toute la guerre.

Le général Gouraud, commandant la IV^e armée, cite à l'ordre de l'armée le général Huguenot : « Officier général d'une activité et d'une énergie remarquables, qui a su faire de la 132^e D. I. une unité de premier ordre. »

De très nombreuses croix, médailles et citations diverses, viennent affirmer, une fois encore, l'héroïsme du 330. Le journal de marche enregistre les noms des chefs de bataillon Noizet (adjoint au chef de corps) et Lomont (5^e bataillon) ; des lieutenants Valluet (C. M. 5) et

Manesse (17^e); du sous-lieutenant Delmeule (19^e); de l'adjutant Luinaud (18^e); des sergents Gorges et Mouchard (13^e); Debré (14^e); Pestou (17^e); Butz (18^e); Barbé et Rabineau (19^e); A. Houdard (23^e); Delangle (C. M. 4) et Verdier (C. M. 5); des soldats mitrailleurs Lefort et Riottot (C. M. 4)...

Mais, comment choisir parmi les motifs... ? C'est le sous-lieutenant Delmeule : « d'un allant extraordinaire, qui s'élance sur les positions ennemies et capture cinq canons... » ; le sergent Houdard : « entré le premier dans les creutes, avec une audace folle et qui force les Allemands à se rendre... » ; le sergent Pestou qui : « arrivé à 200 mètres d'une batteri de 105, la contreat par ses fusils, l'empêche de tirer et le soir venu, s'en empare » ; le soldat Lefort : « faisant partie d'un détachement qui avait pour mission de détruire un centre de mitrailleuses inabordable, s'est élancé par surprise sur un groupe ennemi, tuant à coups de grenades et de pistolet les premiers mitrailleurs allemands et découvrant ensuite les 80 ennemis qui se rendirent avec leurs pièces... »

Le général Mangin avait dit à son armée : « Il est temps de secouer la boue des tranchées... » C'est fait, et le premier quartier-maître général de l'armée allemande, Ludendorff, écrira plus tard dans ses souvenirs de guerre : « Le 20 août, fut un jour de deuil... » Les éloges de Mangin, les regrets de Ludendorff sont, à des titres divers, un brevet merveilleux décerné au 330.

Le lendemain de la victoire, au matin du 21 août, le régiment a deux bataillons en ligne, les 4^e et 5^e, le 6^e, en soutien, travaille. A 13 h. 30, ordre est donné de mettre le bataillon de soutien à la disposition du lieutenant-colonel Senta, qui forme et commande un détachement de poursuite. A 14 h. 30, le commandant Morel est avec son bataillon au point de rassemblement, sur la route de Brétigny, mais on attend le soir pour se mettre en route. La 21^e part en avant-garde à 20 h. 30 ; la 22^e à gauche ; la 23^e à droite. Direction générale de marche : Frétoy, les Bruyères et Quierzy, qu'occupe encore l'ennemi. De nombreuses mitraillettes couvrent sa retraite et s'efforcent d'arrêter le mouvement de la colonne par la violence de leurs feux. Il faut gagner le terrain à coups de grenades et, pour éviter des pertes inutiles, modérer l'enthousiasme et l'allant des sections de tête.

Le 22 à 1 h. 30, on approche de Quierzy, que le bataillon reçoit l'ordre d'enlever au petit jour ; il se porte aussitôt sur les bords de l'Oise. Trois compagnies d'infanterie, trente mitrailleuses, assurent la défense. La 21^e, toujours en tête, attaque sans attendre la préparation demandée à l'artillerie et avec une telle fougue, qu'à 5 h. 45 le village est à nous, avec 77 prisonniers, 2 minen et les 30 mitrailleuses.

Le régiment reste sur ses positions jusqu'au 24 ; l'état-major cantonne

le 23 à Cuts et le 24, à Besmé où l'on relève la division marocaine. Le village est bombardé de façon continue, par l'artillerie le jour et par avions la nuit ; les convois de ravitaillement attaqués par les mitrailleuses d'avions, perdent beaucoup de leurs chevaux.

Le 28 août, le 5^e bataillon (commandant Lomont) reçoit l'ordre à 14 heures, de se porter sur la rive sud du canal de l'Aisne à l'Oise, en vue d'une attaque projetée pour le lendemain. On procède aux reconnaissances et le soir même, à 20 h. 30, le bataillon se rend sur les emplacements choisis pour base de départ ; la 17^e est à droite ; la 18^e, à gauche ; la 19^e, en soutien. Le bombardement ennemi est très intense ; l'une des sections de la C. M. 5 est mise hors de combat de son installation.

Le 29, à 4 h. 45, notre préparation d'artillerie commence et les sapeurs du génie jettent les passerelles sur le canal, à raison d'une par section. Mais l'artillerie ennemie riposte avec la plus grande énergie et détruit les passerelles à mesure qu'elles s'achèvent. A 5 h. 25, l'heure H, aucune n'est terminée ; les mitrailleuses ennemies se révèlent et balayent de leurs rafales toute la rive sud du canal. Toute progression est rendue impossible ; notre artillerie reprend son tir.

A gauche de la 18^e, dans le secteur du 166, le sous-lieutenant Derieux, découvre une passerelle et franchit le canal avec sa première section, l'adjudant Pellereau le suit avec une section de mitrailleuses. Un tir violent de fusils-mitrailleurs et d'obus V. B. protège leur mouvement. Les deux sections se déploient sur la rive nord et ouvrent le feu. A l'abri de ces premiers éléments, la suite de la 18^e lance une seconde passerelle, franchit à son tour le canal et gagne du terrain sur la rive nord. La 19^e la suit, puis la 17^e, et à 6 h. 45, tout le bataillon est passé ; les compagnies se reforment ; la 18^e poursuit sa marche et arrive à 6 h. 58 à l'Ailette. L'ennemi, suivant sa coutume, couvre sa retraite en laissant en arrière quelques mitraillettes embusquées dans les fourrés ; une brusque rafale atteint soudain la 18^e ; le capitaine de Kergos adjudant-major, jeune Saint-Cyrien ardent et brave, qui marche en tête des éclaireurs, est frappé en plein front et tué net ; le sous-lieutenant Derieux est blessé ; à côté d'eux plusieurs hommes tombent ; mais les autres se précipitent : les servants de la mitraillette sont assaillis et massacrés sur place. L'ennemi se défend partout avec acharnement et refuse de se rendre. On arrive à l'Ailette. Quelques passerelles restent encore que l'ennemi n'a pas eu le temps de détruire ; elles sont immédiatement mises à profit ; pour aller plus vite, on lance des troncs d'arbres à travers la rivière, d'autres, plus vite encore, se jettent à la nage ; et l'on « bourre », afin d'arriver à la crête. Le sous-lieutenant Valluet prend 3 mitrailleuses ; au Moulin du Pont-Daast, P. C. de bataillon ennemi, les plans du secteur ont été oubliés dans l'affolement de la retraite et

prouvent quel matériel était accumulé devant l'attaque du 330 : il y avait, le long du canal, une mitrailleuse par 50 mètres et le 330 est passé !

A 7 h. 25, le 5^e bataillon arrive à La Tuilerie. L'ennemi, délogé à la grenade, s'enfuit vers la ferme ; le sous-lieutenant Valluet et le caporal Daverat de la 17^e l'y poursuivent ; la ferme est prise et nettoyée.

A 8 heures, le bataillon est au carrefour nord-ouest de Villette. Ordre est donné d'arrêter la progression ; la 18^e est à gauche, en liaison avec le 165 ; la 17^e et le détachement du lieutenant Higell, à droite, en liaison avec les zouaves. Les mitrailleuses ennemies occupent la meule de paille et ne cessent de nous envoyer leurs rafales. Tout le monde se couche. A 9 heures, les unités voisines ayant réussi à progresser, le bataillon se relève d'un bond et emporte le village de Villette, que nettoie la 19^e. A 12 h. 30, première contre-attaque ennemie repoussée. A 13 h. 30, après un bombardement violent par obus toxiques, nouvelle contre-attaque : la ligne fléchit d'abord, puis se réinstalle sur sa position et l'ennemi subit des pertes sévères. A 13 h. 45, contre-attaque à gauche, sur le 166 ; nos éléments de liaison se replient quelque peu, puis les lieutenants Bachelot et Goruchon enlèvent leurs hommes dans une charge à la baïonnette et la crête est réoccupée. A 11 heures, le 6^e bataillon envoie la 23^e en renfort ; la position se consolide. L'après-midi passe. A 19 h. 30, l'ennemi tente encore une contre-attaque, mais notre barrage d'artillerie l'arrête.

Outre les morts de la journée : capitaine adjudant-major de Kergos et lieutenant Manesse, officier de renseignements ; ont été blessés le 29 août : le capitaine Bertrand, les sous-lieutenants Bourgier, Derieux et van Driesten.

Au cours de la nuit, les unités se réorganisent ; on creuse une ligne de tranchées au nord du village de Villette ; le travail continue pendant la journée du 30, toute la nuit suivante et le matin du 31. Le sous-lieutenant Alexandre est blessé le 30 ; l'effectif « officiers » se réduit de plus en plus.

Le 31 août, à 16 heures, malgré la vigilance des guetteurs ennemis, des avions, des observateurs en ballons-sancisses, le bataillon s'élance de nouveau à l'attaque. L'un des avions ennemis laisse tomber une fusée signal et le barrage se déclanche. La droite est partie d'un élan magnifique et malgré les vides qui se creusent dans ses rangs, elle s'avance jusqu'au village de Praast, le dépasse, et gagne au nord les sorties vers la Basse-Forêt de Coucy. La 19^e suit le mouvement, en échelon ; la section du sergent Barbé (19^e) avec le caporal Fourreau de la C. M. 5, est prise à partie par un 77 de tranchée ; elle s'élance sur les mitrailleurs ennemis qu'elle force à reculer et détruit une mitrail-

leuse ; le sergent Barbé, retenu dans un réseau bas, le cisaille sous le feu, et rejoint ses hommes. Le lieutenant Fouré, blessé, est remplacé au commandement de la 19^e, par le lieutenant Valluet. La 18^e et la section de mitrailleuses de l'adjudant Pellereau, prennent à leur tour position sur la crête. Deux sous-officiers de la 18^e, les sergents Butz et Houdayer, sont tués à quelques minutes d'intervalle. En fin de journée, la ligne passe en cercle, au nord-est de Villette. Les compagnies restent sur leurs emplacements et travaillent à améliorer les positions.

Sont blessés dans la journée du 31 : les capitaines Lagriffe et Richard, les sous-lieutenants Fouré, Mabillon et Marc, qui mourra peu après des suites de ses blessures.

L'Immolation

Le 2 septembre, à 14 heures, le Corps d'Armée de droite (7^e C. A.) se porte à l'attaque. Le 330 a pour mission d'avancer à sa hauteur, et de le garder sur son flanc gauche. La 22^e (capitaine Higell) est en liaison avec le 4^e bataillon de chasseurs à pied. L'aviation ennemie, extrêmement active, surveille les préparatifs de l'attaque. Le 4^e B. C. P., à peine parti, se trouve pris sous le barrage et contraint de s'arrêter ; l'attaque est remise au soir. Le 5^e bataillon relevé à 23 heures, vient s'établir en arrière, sur la rive sud du canal.

Le 3 septembre, au P. C. du régiment, le lieutenant-colonel Benedittini, donnait ses ordres au commandant Morel, du 6^e bataillon. Il avait à côté de lui le commandant Noizet, son adjoint, le lieutenant Chapouilly, ainsi qu'un sous-officier observateur et deux coureurs. Un obus de 105 millimètres, vint tomber de plein fouet sur l'abri : le lieutenant-colonel Benedittini, mortellement blessé, expirait le lendemain ; les commandants Noizet et Morel, le lieutenant Chapouilly, le sous-officier observateur et les deux coureurs, étaient tués sur le coup.

Après le lieutenant-colonel de Pigache de Sainte-Marie, après le lieutenant-colonel Le Sassier-Boisauné, tué dans des circonstances presque semblables, le 330 perdait en le lieutenant-colonel Benedittini son troisième chef, celui qu'il avait eu le plus de temps à sa tête pour l'apprécier et l'aimer.

Le commandant Marmier, prend le 4, le commandement du régiment et lui adresse l'ordre suivant :

« En prenant dans de douloureuses, mais glorieuses circonstances, le commandement provisoire du 330^e R. I., je salue la pure mémoire de

votre chef, tué à son poste de combat. Synonyme de devoir, de probité et de bravoure, le lieutenant-colonel Benedittini, emporte dans la tombe l'affection respectueuse de tout son régiment. Au nom du 330^e R. I., je m'incline devant la douleur de sa famille et la fierté patriotique de ses fils. A côté du chef, d'autres sont tombés ; que notre douleur les suive au sein de cette terre reconquise par leur vaillance, où repose déjà tant de jeunesse, de virilité et d'avenir français. De tels sacrifices sont le gage de la victoire de notre Patrie. »

Le chef de bataillon commandant provisoirement le régiment,

Signé : MARMIER.

Jusqu'au 4 au soir, le bombardement ennemi demeure très violent. Le 5, un calme surprenant lui succède ; pas un obus ne trouble l'air, et pas un avion ne vole ; à l'horizon, Chauny brûle et l'on aperçoit, vers Noyon, des dépôts de munitions qui sautent.

« La X^e Armée continue sa pression, entre l'Ailette et l'Aisne, face à l'est ; elle avance par à-coups, malgré une forte résistance..... Les Allemands se replient sur les lisières de la forêt de Coucy » (Général MANGIN : « Comment finit la guerre »).

Le 5^e bataillon s'est porté dès le 5, à la Maison forestière et le 6, tout le régiment avance vers Petit-Barisis. Il est relevé le 7, à 1 heure du matin. Le 5^e bataillon revient à Blérancourt et, pendant cette relève — la dernière à laquelle prend part le régiment — le bombardement de l'ennemi vaincu s'acharne encore et vient gravement intoxiquer le capitaine Ferroni, le lieutenant Breuil, les sous-lieutenants Foucher et Laroche, le médecin-major Guilhamon, ainsi que plusieurs de leurs hommes.

Du 29 août au 8 septembre, le 330 perd 509 sous-officiers et hommes de troupe. Plus de 1.200 citations individuelles lui sont accordées par les divers échelons du commandement. La 18^e (lieutenant Derieux), la 15^e (capitaine Lamy) sont citées à l'ordre de la X^e Armée : par le général Mangin ; les 4^e, 5^e et 6^e bataillons, la 21^e compagnie, le peloton de 37 : par le général de Pouydraguin, à l'ordre du XVIII^e Corps d'Armée ; les 17^e et 23^e, la C. M. 4, la 4^e section de la C. M. 5 : à l'ordre du IV^e Corps d'Armée.

Le général Siere prend le commandement de la 132^e Division, en remplacement du général Huguenot, gravement blessé dans une tranchée de première ligne et le 13 septembre, arrive de la III^e Armée, l'ordre suivant : « En exécution de la décision du général commandant en chef, n^o 34879, du 11 septembre 1918, le 330^e Régiment d'Infanterie sera dissous à la date du 16 septembre. Son drapeau sera renvoyé au

dépôt. Les détachements formés par fractions constituées, seront réparties comme suit :

700 hommes au	164 ^e R. I. :	72 ^e D. I.
450 — —	365 ^e R. I. :	72 ^e D. I.
450 — —	418 ^e R. I. :	153 ^e D. I. »

Le 15 septembre, le chef de bataillon Marmier, commandant provisoirement le régiment, signait et portait à la connaissance de tous la décision suivante :

Ordre du régiment n° 406 :

« Le Régiment est dissous à la date du 16 septembre 1918 ; cette décision répond à des mesures d'ordre supérieur. Envoyé en renfort dans trois régiments différents, le 330 part en unités constituées. Chaque détachement arrivera uni dans son nouveau Corps, il y servira avec la même sérénité, le même calme, le même moral, la même foi qu'au régiment, où ces qualités s'alliaient avec la bravoure, l'esprit de sacrifice et un dévouement absolu à la cause de la Patrie. Le commandement a exprimé hautement sa satisfaction pour la belle conduite du régiment dans les récents combats. La Woëvre, Vermandovillers, la cote 304, les Monts, la Champagne, le Mont-de-Choisy, l'Ailette, constituent un passé glorieux ; en toutes circonstances, à son nouveau poste, chacun se rappellera ce passé, pour continuer la tradition saine et loyale du 330^e R. I. »

Le 15 septembre 1918. Signé : MARMIER.

